L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

DISSENSIONS.

Que les citoyens d'un pays libre, qui sont les maitres de leur politique et se donnent les gouvernants qui leur conviennent, soient divisés en deux ou plus de partis, qu'ils luttent avec toute l'énergie qu'ils possèdent et usent de toutes les forces à leur disposition pour faire triompher leurs idées, rien de plus naturel, et même de plus utile, car il est fréquent que des idées extrêmes, en se heurtant, font entrevoir l'idée moyenne, plus juste et plus pratique ; mais que la dissension règne dans le personnel gouvernemental, parmi ceux qui, une fois nommés à des fonctions, ne doivent plus voir qu'un seul et unique groupe de citoyens ayant tous les mêmes droits et les mêmes devoirs, c'est ce qui constitue un grave danger et ce qu'un pays ne peut tolérer longtemps sans courir de grands risques.

Or, c'est un fait avéré que la dissension règne dans le parti républicain, et conséquemment dans le personnel gouvernemental puisque ce parti détient actuellement le pouvoir à Washington.

Ces divergences de vues dans le parti susdit n'auraient d'autre conséquence que de l'affaiblir si elle n'en sortaient pas, et les partis adverses ne pourraient que s'en réjouir ; mais le malheur est que les hommes qu'il a portés au pouvoir y gardent les mêmes idées les mêmes rancunes, les mêmes ambitions, et ne savent pas s'élever au point d'où ils domineraient les passions politiques et ne verraient plus que l'intérêt général.

Il paraît que dans le cabinet même, dont les mesures ne sont en somme que les secrétaires du président, le désaccord est complet sur les plus importantes questions à l'ordre du jour, principalement sur la question de la révision du tarif.

M. Roosevelt est depuis longtemps partisan d'une réduction de certains droits de douane qui ne servent qu'à enrichir quelques particuliers et ne sont d'aucun avantage pour l'industrie du pays. Il l'a proclamé il y a longtemps et il avait même annoncé l'intention de convoquer le Congrès en session extraordinaire à cet égard. Il a renoncé à cette mesure, préférant sans doute s'étendre longuement sur la question, exposer entièrement ses vues dans son message annuel, et forcer ainsi la branche législative du gouvernement à s'occuper de la question. Mais que pourra faire la majorité républicaine divisée lorsqu'elle verra les membres du cabinet professant des vues différentes, se séparant en deux partis opposés au lieu de soutenir leur chef. Car il n'est plus douteux aujourd'hui que si la politique économique du président Roosevelt est approuvée et appuyée par les secrétaires Taft et Root, elle est combattue par d'autres et particulièrement par le secrétaire du trésor. Voyant le personnel de l'exécutif professant des vues radicalement opposées, les partisans de la protection prohibitive ne voudront céder sur aucun point et paralyseront aussi toute législation donnant satisfaction au président et au pays.

Il ne faudrait cependant pas désespérer de toute réforme, car la personnalité de M. Roosevelt est d'une telle puissance et exerce une si grande influence qu'on a toujours des chances de succès lorsqu'on l'a de son côté.

C'est dire que les révisionnistes, quelque sombre que leur apparaisse l'horizon présentement, ne doivent pas renoncer à tout espoir.

D'ailleurs, l'opinion publique se tourne de plus en plus vers la révision du tarif, et c'est un facteur d'une force incommensurable dans un pays dont tous les fonctionnaires sont électifs; et elle pourrait bien faire réfléchir les intransigeants de la protection outrancière.

La lutte sera rude, âpre, mais les révisionnistes n'y sont pas engagés complètement désarmés.

Conseils d'Hygiène.

Le choléra, qui vient de provoquer par son apparition en Allemagne une émotion considérable, ne peut cependant pas se répandre aussi facilement qu'autrefois, car les mesures prises d'un commun accord par les gouvernements de tous les pays en paralysent les progrès et élèvent des barrières presque infranchissables entre les points infectés et ceux qui ne le sont pas.

Il est bon tout de même de prendre des précautions.

Il n'est pas nécessaire d'acheter des médicaments coûteux ou de suivre un régime spécial.

Il faut avoir une hygiène rigoureuse, ne jamais se mettre à table sans s'être lavé les mains, s'abstenir de légume et de fruits crus, car on ignore leur provenance. Enfin, et c'est là le point principal, ne boire que de l'eau bouillie, les eaux minérales pouvant transporter le bacille de Koch.

L'eau bouillie est absolument sans microbes, d'où qu'elle vienne. On lui reproche d'être lourde: on peut obvier à cet inconvénient en la laissant refroidir dans un récipient en cristal recouvert d'une toile fine et en la battant de temps en temps avec une spatule en bois passée avant dans l'eau bouillante. L'eau ainsi aérée est très légère.

Nous croyons rendre service à nos lecteurs en publiant ces quelques conseils faciles à suivre.... même en voyage.

AU QUAI D'ORSAY

Du "Mémorial diplomatique :

M. Vossiore, consul à Bombay, est nomé consul général au Cap.

M. Ratard, consul à Shanghaï, est promu consul général.

M. Fradin de Belabre, vice-consul à Rhodes, est nommé vice-consul à Douvres.

M. Paul Gauthier est nommé consul à Glasgow.

M. de Fages de Chaulnes, consul à Glasgow, est nommé consul à Fiame.

M. Bœufve est nommé consul à Panama.

M. Barret, consul de deuxième classe, chargé du vice-consulat de Bourgas, est nommé consul à Bombay.

M. Despèssailles, chargé de la chancellerie de Lisbonne, est nommé au vice-consulat de Bourgas.

M. Birlé, chargé de la chancellerie de Barcelone, est nommé vice-consul à Rhodes.

M. Nienant est nommé vice-consul à Patras.

Barbier nouveau genre.

Cet extrait, très court, des "Souvenirs" que publie Charles Hawtrey, le grand comédien anglais :

"Je me trouvais en voyage, dans un village perdu, et je n'avais pas mes rasoirs. Il n'y avait point de barbier dans la localité. On m'indiqua la demeure d'un homme qui, à l'occasion, rasait les gens. Je m'y rendis, au risque d'une ou deux estafilades, et lui expliquai le but de ma visite. Il hésita un instant, puis finit par me dire :

"—Ayez l'obligeance de vous coucher plat par terre, sur le dos.

"Pensant que c'était peut-être l'habitude du pays, je fis ce qu'il me demanda et il me rasa à merveille. En me relevant et lui tendant quelque menue monnaie, je ne pus m'empêcher de lui dire :

"—Je suis curieux de savoir pourquoi vous m'avez fait coucher pour me raser ?

"C'est, me dit-il, que je n'ai jamais encore rasé d'êtres vivants. Je fais la barbe aux morts !"

MEMBRES SOUVERAINS.

On sait que l'empereur Guillaume est un excellent chasseur. Presque tous les souverains pratiquent la chasse avec ardeur.

L'empereur d'Autriche chassait autrefois le chamois dans le Tyrol, où il possédait un confortable rendez-vous de chasse. Cette chasse au chamois—très dangereuse cependant—a, dans le roi et la reine d'Italie, deux passionnés amateurs.

Edouard VII a, dans son goût pour ce sport, deux prédilections bien marquées : le renard et la grouse. Le tsar Nicolas II chasse n'importe quoi, mais sans grande conviction toutefois. Enfin le très sportif roi d'Espagne, qui adore tous les exercices de plein air, est un fervent passionné des chasses à courre.

Quant à M. Loubet, on sait qu'il apparait très rarement dans les tirés de Rambouillet et qu'il préfère la chasse au chien d'arrêt dans ses bonnes terres de Mazenc.

EN RUSSIE.

St Pétersbourg, 18 septembre — Le projet pour la formation d'un cabinet, que l'empereur Nicolas a ordonné à la commission Solsky d'examiner, prévoit la formation d'un corps qui sera appelé le conseil des ministres. Ce conseil sera sous la présidence d'un premier.

Le premier et les ministres de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, ainsi que les hauts fonctionnaires de la Cour auront seuls le droit d'adresser des rapports à l'empereur. Les ministres seront nommés par le premier et ces nominations ne seront effectives que lorsqu'elles auront été sanctionnées par l'empereur.

Nouvel instructeur.

Delaware, Ohio, 18 septembre —Les autorités de l'Université Wesleyan, de l'Ohio, ont été prévenues que le gouvernement a nommé le Lieutenant Clarence Gordon, de Courtland, Me., instructeur dans le département militaire pour l'année prochaine.

Il succède au capitaine Waldo E. Ayer, qui était l'instructeur l'année dernière, et qui a reçu l'ordre de se rendre au Fort Leavenworth.

La fièvre Jaune.

Natchez, 18 septembre — Un nouveau cas de fièvre jaune a été rapporté aujourd'hui au Bureau de Santé de Natchez. La malade, une négresse, habite le quartier infecté. De Kemp, Lne, on a rapporté hier soir un cas survenu à bord du bateau du gouvernement le "Meta." Il y a sept hommes à bord de ce bateau qui est mouillé non loin d'un campement où une centaines d'hommes sont occupés à couper des saules pour la construction des levées.

—Mobile, Ala., 18 septembre— On mande de Pensacole, Flde., qu'aucun nouveau cas de fièvre jaune n'a été rapporté au Bureau de Santé depuis hier à midi. Un certain nombre de cas suspects sont sous la surveillance des autorités sanitaires.

Les derniers rapports donnent la situation comme encourageante. Les affaires s'améliorent et la population rentre peu à peu dans la ville.

Acte de piraterie.

Chicago, 18 septembre—Avec un pavillon noir flottant à mi-mât et ses occupants armés, un voilier a paru au large du trente-troisième district hier après-midi et a attaqué les membres du Douglas Yacht Club.

Le club ayant appelé la police, les "pirates" ont levé l'ancre et ont disparu dans la direction de Sud Chicago.

Le vaisseau-pirate a été vu, dit la police, par des centaines de personnes qui se trouvaient sur le rivage et aux fenêtres des maisons, et a jeté l'ancre à moins d'un demi-mille de distance du rivage.

Ses marins sont montés dans une yole et se sont approchés du petit bâtiment du "yacht club." Armés de fusils et d'autres armes, les envahisseurs ont chassé ceux qui étaient assis sur le portique de la bâtisse et les ont poursuivis à quelque distance.

Des coups ont été échangés et un combat corps à corps a eu lieu entre les agresseurs et les membres du club et ces derniers mis en déroute, ont appelé la police par téléphone.

A l'apparition du premier agent les pirates se sont hâtés de regagner leur yole et sont montés sur leur yacht qui a gagné le large.

La police croit que les agresseur sont de jeunes voleurs qui habitent le district au sud de Hyde Park et que l'on recherche depuis longtemps pour vol.

Meurtre d'une jeune femme à New York.

New York, 18 septembre—La police a découvert ce matin le cadavre d'une femme caché sous les escaliers d'une grande maison locative portant le No 240 de la 32me rue ouest. Les détectives sont persuadés qu'ils se trouvent en présence d'un nouveau crime.

La victime dont le nom est inconnu paraissait âgée de 30 ans. A en juger par ses vêtements elle devait se trouver dans la misère la plus profonde. En faisant la levée du corps les agents remarquèrent que la femme avait la nuque brisée. Sa robe était tachée de sang.

La partie de la ville dans laquelle le cadavre a été découvert est connue sous le nom "J'Hell's Kitchen." C'est un quartier fréquenté par la lie de la population.

TELEGRAMME

Du président Roosevelt au maire de la Nouvelle-Orléans.

New York, 18 septembre— Le président Roosevelt a envoyé aujourd'hui un message à M. Martin Behrman, maire de la Nouvelle-Orléans, par lequel il lui annonce qu'il espère arriver dans cette ville le 24 octobre, et qu'il ne changera rien dans les plans de son voyage si la population de la Nouvelle-Orléans le désire. Si elle désire qu'il vienne plus tard il fera un second voyage dans lequel il visitera l'Arkansas et la Louisiane.

Le président s'en tiendra aux désirs du peuple de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane. Voici le texte de ce télégramme :

"Oyster Bay, 19 septembre.

"Maire Martin Behrman, Nouvelle-Orléans :

"Je vous remercie de votre télégramme du 16. Rien ne m'a plus touché, dans le courant de l'été, que la prospérité du peuple de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. Chaque jour mon premier mouvement est de m'informer des progrès que vous faites dans la lutte contre le fléau dont vous avez à souffrir.

"Mon voyage vers le Sud commencera le 18 octobre. J'espérais arriver à la Nouvelle Orléans mardi 24 octobre. Si le peuple de la Louisiane et de la Nouvelle Orléans désire que je vienne à cette époque, je me rendrai à ses désirs. S'il désire que je vienne plus tard je ferai un second voyage dans le but spécial de visiter la Louisiane et l'Arkansas.

"Je désire que dans la question vous ne consultiez que les désirs du peuple de la Louisiane et de la Nouvelle Orléans et aussi, naturellement, la question des règlements de quarantaine des autres Etats, dans la mesure où ils pourraient être affectés par mon entrée sur leurs territoires après avoir quitté la Louisiane.

"Je ferai ce que désirera le peuple de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane, conditionnellement toutefois aux sentiments des autres Etats sur la question de quarantaine.

"THEODORE ROOSEVELT".

Le maire Behrman discutera la question avec les comités de réception et répondra le plus vite possible au président.

Les funérailles du maire Collins.

Boston, 18 septembre—Les funérailles du maire Patrick Collins ont eu lieu ce matin à Boston. Le service funèbre a été célébré à la cathédrale de la Sainte-Croix, en présence d'une foule considérable.

Nombre de personnes n'ayant pu prendre place dans le vaste édifice sont restées dans la rue.

Dans le sanctuaire se trouvaient plusieurs hauts dignitaires de l'Eglise catholique romaine et 150 prêtres.

Pendant la durée du service funèbre les affaires ont été complètement suspendues dans la ville. Les bureaux de la municipalité, les tribunaux et les écoles avaient fermé leurs portes pour la journée.

Le deuil était général à Boston.

Les bâtiments appartenant à la ville et de nombreuses maisons de commerce étaient drapées de noir.

Tous les drapeaux dans la ville et dans le port flottaient à mi-mât. Avant la cérémonie funèbre à la cathédrale un service privé a été tenu au domicile de la famille Collins, à Brighton.

Télégramme du secrétaire Taft au président.

Oyster Bay, L. I., 18 septembre — Dans un cablogramme adressé hier au président Roosevelt, le secrétaire Taft lui transmet l'assurance que les récentes émeutes qui ont éclaté à Tokio n'avaient nullement un caractère anti-américain. Le secrétaire Taft déclare en outre que les troubles sont terminés et qu'aucun des membres de sa suite n'a été soumis au moindre acte hostile.

Le président a livré aujourd'hui à la publicité ce télégramme :

"Tokio, 17 septembre 1905.

"Président Roosevelt :

"Le gouvernement japonais désire vivement que les troubles qui ont éclaté à Tokio et dans d'autres villes de l'empire ne soient pas considérés comme des démonstrations anti-américaines.

"Voici la façon dont le gouvernement explique ces troubles :

"La grande majorité du peuple japonais dont l'espoir avait été exalté par les brillantes victoires de l'armée, a été profondément désappointée en apprenant les conditions du traité de paix. Le peuple de Tokio voulut se livrer à une manifestation pacifique, mais la police ayant usé de rigueur ne tarda pas à rencontrer de la résistance.

La police ayant été renforcée par les troupes de réserve, la situation s'aggrava encore et la lie de la population, toujours hostile à la police, en profita pour se livrer à des excès.

Le mouvement n'a nullement été dirigé contre les américains et les étrangers en général. Les troubles sont maintenant entièrement terminés et le gouvernement a des forces suffisantes sous la main pour réprimer toute nouvelle émeute.

Les meetings qui ont été tenus dans les autres grandes villes villes de l'Empire pour protester contre la conclusion de la paix n'ont pas dégénéré en émeutes, la police n'étant pas intervenue.

Les membres de notre groupe ont visité la plupart des villes du Japon depuis les émeutes de Tokio et aucun d'eux n'a eu à subir d'acte hostile de la part du peuple. Je suis persuadé que la déclaration faite par le gouvernement japonais est correcte et que les efforts faits pour créer l'impression que le mouvement est anti-américain ou anti étranger sont injustes et resteront stériles.

"J'espère qu'afin vue de rendre justice au peuple et au gouvernement japonais, vous jugerez sage de donner à cette dépêche la publicité la plus étendue.

"TAFT."

La prochaine arrivée de Mlle Alice Roosevelt à Séoul.

Séoul, Corée, 18 septembre— Le chambellan impérial est activement occupé à préparer le Palais Impérial pour la réception de Mlle Alice Roosevelt qui doit arriver mardi à Séoul. Les bureaux du gouvernement sont décorés et les rues qui depuis longtemps étaient négligées sont nettoyées.

NECROLOGIE.

Nous avons été douloureusement peinés d'apprendre hier, la mort d'une femme excellente, digne de tous les respects, Madame Henri Cazenavette, mort qui met en deuil une famille nombreuse et qui sera vivement ressentie dans bien des cercles de notre société.

La santé de Madame Cazenavette n'était pas des meilleures, elle était même délicate, sinon débile, mais la pensée que sa fin put être prochaine n'avait jamais traversé l'esprit des êtres aimants qui l'entouraient et entre lesquels une lutte charmante de tendresse se poursuivait sans relâche : c'était à qui lui témoignait le plus de dévouement, lui prodiguait les soins les plus touchants.

Madame Cazenavette se montrait peu dans le monde ; le dimanche elle allait faire ses dévotions à l'église, car sa piété était grande, édifiante ; et de retour chez elle, elle consacrait tous ses soins, tous ses instants à sa famille, à ses enfants qu'elle aimait autant qu'elle en était aimée.

C'est samedi dernier qu'elle fut frappée d'apoplexie, alors que personne de son entourage ne s'y attendait, et l'excellente femme perdit le sentiment pour ne le jamais plus recouvrer. Les soins les plus éclairés restèrent impuissants à la rappeler à la vie ; l'intelligence s'était éteinte en elle tout d'abord, et après avoir langui jusqu'à hier soir, à quatre heures et demie, elle exhalait le dernier soufflé.

Mme Cazenavette mena toujours une existence chrétienne. Elle remplit tous les devoirs qui étaient siens, et ne recula jamais devant l'immolation et les sacrifices pour être à la hauteur de ces devoirs ; aussi jouit-elle, aujourd'hui, on n'en saurait douter, de la récompense que lui ont méritée tant de vertus.... ou la justice n'est qu'un mot !

Elle laisse cinq filles, toutes des demoiselles qui ont reçu une éducation brillante, et deux fils, M. Gaston Cazenavette et le Dr L. L. Casenavette qu'entoure la considération générale.

A cette famille ancienne et honorée où nous comptons d'inaltérables amitiés, nous envoyons l'expression de notre profonde sympathie.

La question suédo-norvégienne.

Christiana, Norvège, 18 septembre— Les journaux suédois ayant publié ce matin que la mobilisation des troupes norvégiennes se poursuivait activement un démenti semi-officiel a été donné à cette nouvelle par l'un des principaux journaux de Christiana.

Ce journal ajoute que la Norvège n'a fait aucuns préparatifs excepté ceux absolument nécessaires au point de vue purement défensif et que les rapports prétendant le contraire ne reposent sur aucun fondement.

—Karlstad, Suède, 18 septembre—Les délégués norvégiens et suédois ont tenu une séance de deux heures ce matin.

$259 Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE GRUNEWALD'S 135 CARONDELET LA GRANDE MAISON DE PAIEMENTS MENSUELS Enpaiements de $10 à $6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 80—Commencé le 17 juin 1905.

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ESTEREL

V

VERS L'INCONNU.

Suite.

Comme si son appel eût été entendu, la porte d'un salon s'ouvrit et une grande jeune fille vêtue de noir, très sympathique, au teint blanc, aux yeux bleu pâle, en sortit et s'écria :

—Vous, Rose !

—Oui, c'est moi.

—A Paris ?

—Depuis deux jours.

—Vous allez y rester longtemps ?

—Je ne sais pas.

—Venez ! Ma fenêtre était ouverte.... Je vous ai entendue et j'ai tout de suite reconnu votre voix.... Je suis seule.

Elle l'avait prise par la main et l'entraînait dans le petit salon qui servait de cabinet de travail à son élève, une enfant destinée à posséder une grande fortune.

Là, elle la fit asseoir et aussitôt :

—Voyons, expliquez-moi comment vous êtes ici.... Que je suis heureuse de vous retrouver, Rose !

—Pas plus que moi de vous voir, chère Mary.

Elle raconta à son amie comment une dame était venue la prendre à Cannes et l'avait amenée avec elle à Paris, où elle était chez elle dans un bel appartement de la rue de Lille.

—Pas si beau que cet hôtel, ma chère Mary, pas si grandiose .... Ils doivent être très riches vos....

Elle allait dire vos maîtres.

Elle s'arrêta.

Que venait-elle demander à cette amie de son enfance, à cette déshéritée comme elle, si ce n'est une position pareille à la sienne.

Elle aurait donc des maîtres, elle aussi ?

—Oui, dit miss Parker, qui avait compris l'hésitation de son amie. Ils sont très riches, madame surtout, dont le père est un grand financier....

—Alors, ils doivent avoir de nombreuses relations ?

—Assurément....

Rose demanda avec un peu d'hésitation :

—Pourriez vous ?....

—Vous aider à trouver une place ?....

—Oui....

—Sans difficulté, je pense. J'en ai déjà parlé à madame.... Elle est très obligeante....

—Que vous a-t-elle dit ?

—Qu'elle vous en procurerait une dès que vous le désirerez... Mais en aurez-vous donc besoin ?

—Certainement.

—J'aurais cru le contraire.

—Pourquoi ?

—C'est une impression..... J'ai beaucoup réfléchi, ma chère amie, aux circonstances particulières dans lesquelles vous vous trouvez.... Il me semblait que vous devez appartenir à une famille au moins très aisée....

—Une famille, objecta Rose avec amertume, je n'en ai pas !

—On en a toujours une.... Seulement on ne le connait pas toujours, observa doucement miss Parker. Ainsi, moi-même j'en ai une. Il y a quelque temps, j'ai été prévenue que je dois désespérer d'en entendre jamais parler, mais en même temps on me faisait savoir, comme consolation, qu'on m'attribuait pour ma vie une rente de cent livres, deux mille cinq cents francs, qui me permetterait de ne pas mourir de faim, et d'entrer au besoin dans un modeste "family hotel".

Elle ajouta avec résignation :

—Mon sort est réglé.

—Le mien l'est aussi, chère Mary. La dame qui a veillé sur moi et pourvu aux frais de mon éducation m'a avoué qu'elle connaissait ma mère, mais qu'elle est mariée, très riche et que je ne la verrai jamais ; que ma personne pourrait apporter le trouble dans sa vie, compromettre sa tranquillité, amener sans doute des dissentiments entre elle et son mari, qui ignore la faute commise avant le mariage ; que je dois donc me sacrifier au repos de cette mère forcée de me renier. J'ai supplié, j'ai demandé à la voir une minute seulement, en secret, à l'embrasser, en promettant de disparaître, de m'en aller à l'étranger ensuite. On m'a refusé cette grâce, en me laissant entendre que mon avenir est assuré, que je n'ai qu'à suivre ma protectrice et à me résigner à mon sort....

Rose déclara avec fermeté :

—Je ne veux pas accepter les bienfaits d'une étrangère..... J'aime mieux tout devoir à mon travail.... vivre indépendante...

—Oh ! l'indépendance, ma chère Rose, ce n'est pas dans une position d'institutrice que vous la trouverez....

—Tant pis.... Aidez-moi, Mary, ma chère Mary, je vous en supplie. Peut-être pourrons-nous être l'une près de l'autre... nous voir souvent.... nous consoler et nous soutenir.

—Vous le voulez ?

—Oui.

—Je n'essaierai pas de vous détourner de votre projet.... Je sais combien vous êtes courageuse.... mais il faudra vous attendre à plus d'une épreuve.

—Je les supporterai.

—Soit. Vous pouvez être sûre que je vais m'occuper de vous plus que de moi-même.... Vous êtes ?....

—Rue de Lille.

—Vous partirez ?....

—Demain, sans doute, pour un château qui se trouve à une quarantaine de lieues, aux limites de la Normandie.... Avant de partir, je vous enverrai un billet et mon adresse.

Elles sortirent et firent quelques pas dans le jardin de l'hôtel.

Au bras de miss Parker, qui s'exprimait avec le flegme résigné des pauvres anglaises perdues dans l'univers, loin de leur pays et de leurs familles, Rose se serrait contre elle comme si elle eût cherché un refuge dans l'affection calme mais dévouée de cette amie de son enfance qui essayait de lui faire comprendre les difficultés de la voie semée d'écueils dans laquelle elle voulait s'engager.

Rose lui répondait :

—N'insistez pas, Mary... Mon parti est pris.... Votre amitié me suffira.

Elle ajouta plus bas, dans un accès de violente émotion :

—Et puis qui sait ? Elle doit être à Paris....

—Votre mère ?

..Oui, je le sens....Peut-être je la retrouverai....

Miss Parker n'eut pas le temps de répondre.

Le portail de l'hôtel s'ouvrit.

Une victoria attelée de chevaux de grand prix entra et passa auprès des deux camarades qui s'apprêtaient à sortir.

Dans cette victoria il y avait une jeune femme et une enfant d'une douzaine d'années jolie comme les fillettes anglaises des albums de Greneway.

C'étaient la mère et la fille.

La dame, c'était la maîtresse de la maison.

La fillette, c'était mademoiselle Renée, l'élève de miss Parker.

Mademoiselle Renée était fille unique, très gâtée et aussi volontaire que jolie.

Elle se dressa sur ses petits pieds, bien que sa mère essayât de la retenir par le bas de sa jupe courte et posant son index au milieu du vaste dos du cocher, elle ordonna :

—Arrêtez, John !....

Le cocher obéit.

La victoria stoppa.

Alors ce fut mademoiselle Renée qui tira à son tour la comtesse par sa manche en lui disant :

—Descendons, mère.....

Il fallut céder.

Mademoiselle Renée se jeta dans les bras de son institutrice en lui disant :

—Nous avons fait une belle promenade, miss Parker, mais je l'aurais trouvée plus agréable si vous étiez venue avec nous...

Elle s'adressant à Rose :

—Vous êtes l'amie de miss Parker, mademoiselle ?

Rose sourit :

—Une de ses camarades de pension.

—Anglaise aussi ?

—Non, mademoiselle.

—Française alors ?.....

—Oui.

—Ah ! très bien. Vous viendrez nous voir quelquefois ?....

Rose soupira.

—Je ne suis pas libre de faire ce que je veux, dit-elle. Il faut que je trouve un emploi, mademoiselle.

—Comme miss Parker ?

—Oui, mademoiselle, comme miss Parker.

Renée eut un bon mouvement.

Elle regarda sa mère comme pour implorer son assistance en faveur de l'amie de son institu-